

**La soirée organisée le 16 décembre 2009 par le Centre tchèque de Paris en hommage à Jan Vladislav, qui fut membre de notre comité directeur, est encore dans toutes les mémoires. Nous répondons volontiers à l'attente exprimée par plusieurs auditeurs en reproduisant ci-après le texte de deux interventions.**

### JAN VLADISLAV

Allocution prononcée par Roger Errera, Conseiller d'Etat honoraire

Ma femme et moi avons rencontré Jan Vladislav pour la première fois à Prague en avril 1973 grâce à Roselyne Chenu, qui avait fait sa connaissance en 1967. Il a alors 50 ans, dont 25 passés sous le régime communiste. Il en a été la victime dès le début. Il dira en 1996, dans une conférence dont le texte est distribué ce soir<sup>1</sup> :

« *Comme j'ai refusé dès le début, c'est-à-dire dès le coup d'Etat de 1948, de me conformer à la politique culturelle du nouveau régime et d'accepter le réalisme socialiste comme la méthode unique et exclusive de toute création littéraire ou artistique, je suis devenu malgré moi un dissident* ».

En effet : dès 1948 ses deux volumes de poésie publiés en 1945 et 1947 sont mis au pilon. Exclu de l'université Charles la même année, il est privé de son diplôme de doctorat, qui ne lui sera remis que 20 ans plus tard, en 1968. En 1971 toute activité professionnelle et toute publication lui est interdite. Entretemps, il vit de la publication de contes pour enfants et de traductions d'auteurs étrangers : français (Ronsard, Du Bellay, Baudelaire, Verlaine, Apollinaire, Butor, Eluard), italiens (Ungaretti, Montale, Michel-Ange), anglais (Shakespeare), russes et ukrainiens.

De ces auteurs et de ces textes il aura été à la fois un ambassadeur et, vu les circonstances, un contrebandier, activités qui en temps normal sont distinctes et demandent des qualités différentes, en un mot un passeur. J'ai trouvé dans Littré la définition suivante de ce dernier mot :

« *Terme de chemin de fer. Employé qui, sur le chemin de fer à une seule voie, accompagne successivement tous les trains, monté sur la locomotive et portant un signal visible à tous* ».

A l'âge du TGV je ne suis pas sûr que cette définition soit toujours valable, mais elle décrit assez bien l'activité du grand traducteur que fut Jan Vladislav. Il le dit dans l'excellent film de Bertrand Schmitt et Pierre-André Sauvageot que nous venons de voir : si la censure pouvait laisser faire, les lecteurs, eux, ne se trompaient pas et comprenaient le sens de l'entreprise.

Depuis le début des années 70, il s'est engagé dans le mouvement de résistance intellectuelle tchécoslovaque. Le jeune poète bâillonné de 1948 a 25 ans de plus. Ce n'est plus le même homme. C'est à présent un homme mûr qui a pris une résolution : refuser, debout, le mensonge et la corruption de l'esprit et de la société. Ce mot de corruption, il l'emploiera plus tard dans la conférence de 1996 déjà citée :

« *...pour casser les fâcheux, les insoumis, les 'ennemis du peuple', il fallait ou les affamer ou les corrompre* ».

Ces lignes de Jan Vladislav m'ont rappelé ce qu'écrivait, voici plus d'un demi-siècle, Czelaw Milosz dans *La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, publié en français en 1953<sup>2</sup>, auteur que Jan Vladislav citera dans un texte consacré à Jaroslav Seifert, publié en 1985 dans *Index*<sup>3</sup>. Milosz y décrit le processus politique et psychologique qui a conduit nombre d'intellectuels à apporter leur soutien actif, par leurs écrits, au régime communiste. Il y eut les faibles, les naïfs, les opportunistes, les ambitieux, les cyniques. Il y eut la peur, le mensonge, pire, ce que Milosz appelle, d'un mot terrible, « la tentation d'immoler sa raison »<sup>4</sup> et aussi ce que Karl Jaspers nomme, dans sa préface, « les divers processus de dissimulation, de transformation intérieure »<sup>5</sup>. L'histoire de cet asservissement de l'esprit reste à écrire.

Le système communiste ne voulait pas seulement régner par la peur ou grâce à l'apathie. Il voulait aussi priver les individus et la société d'une partie de leur mémoire afin de propager le mensonge sur le présent et l'oubli du passé. Dans sa *Lettre ouverte à Gustav Husak*, écrite en avril 1975, l'un des très grands textes de la dissidence tchécoslovaque avec la Charte 77, Vaclav Havel a dressé un constat profond et minutieux de la politique dite de « normalisation ». Décrivant en détail la dégradation de la vie sociale, il y dénonçait le règne de la peur et du mensonge et la corruption morale qui en résultait. La pression constante du pouvoir sur la vie de chacun engendrait la passivité et l'indifférence. Elle conduisait à l'étouffement de la culture et de toute création. Cette entreprise systématique visait aussi à confisquer la mémoire collective, à nier toute une histoire et à interdire l'avenir.

La qualité et la force de ce texte, et celles d'autres écrits de Vaclav Havel m'ont conduit à proposer aux Editions Calmann-Lévy, au début de 1989, en pensant aussi à Jan Vladislav et aux autres « chartistes », la publication d'un recueil d'écrits politiques de Vaclav Havel. Ce dernier est alors en prison. Arrêté le 16 janvier il sera libéré le 17 mai. Quelques mois plus tard, dans *Acta*, revue trimestrielle du Centre de documentation sur la littérature tchécoslovaque indépendante,

<sup>1</sup> N° spécial de notre bulletin (NdIR).

<sup>2</sup> Gallimard, préface de Karl Jaspers.

<sup>3</sup> « Poets and Power : Jaroslav Seifert », *Index on Censorship*, vol.14, n°2, avril 1985 . Ce texte figure également dans l'ouvrage cité n.7 infra.

<sup>4</sup> Id, p. 183.

<sup>5</sup> Id, p.8.

qu'il préside, publiée en Allemagne, Jan Vladislav publiera, en collaboration avec Vilém Prečan, un dossier complet sur les événements de janvier 1989 à Prague <sup>6</sup>.

Ayant évoqué Vaclav Havel, je reviens par lui à Jan Vladislav. Le projet fut accepté, la condition étant que je ne pourrais le mener à bien qu'avec sa collaboration, (il est en France depuis 1981) indispensable pour des raisons évidentes. Deux ans plus tôt il avait dirigé la publication à Londres d'un recueil de textes de Vaclav Havel et de témoignages sur lui à l'occasion du prix Erasme qui venait de lui être décerné aux Pays-Bas<sup>7</sup>. Il accepta et le livre parut plusieurs mois - et pour cause - avant l'élection de Vaclav Havel à la présidence de la République.

Revenons aux années 70. Jan Vladislav avait le sentiment aigu, comme les autres dissidents, d'« une culture assiégée », titre de l'ouvrage publié en anglais en 1985 sous sa direction et celle de trois autres auteurs<sup>8</sup>. Dans son introduction il insiste sur le fait qu'il s'agissait pour eux d'une question à la fois d'identité et de conscience, face à « une guerre totale et systématique contre les racines mêmes de la vie spirituelle tchèque et slovaque », en un mot de maintenir l'identité et la culture de la nation face à une politique d'appropriation et de mutilation de l'esprit public.

L'une des activités de Jan Vladislav est alors celle d'éditeur clandestin. Il dirige de 1975 à 1981 la collection de samizdat « kvart » (in quarto). « Kvart » avait été le titre, 30 ans plus tôt, en 1945-1946, d'une revue d'avant-garde tchécoslovaque dirigée par Halas, Vladimír Holan, Josef Šíma et d'autres. La collection « kvart » comptera plus de 120 titres. Chacun est un véritable livre, j'en ai eu deux sous les yeux en écrivant ces lignes. Parmi les auteurs, tchécoslovaques en majorité - Jaroslav Seifert, Václav Černý, Jan Patočka, Bedřich Fučík - et des traductions diverses<sup>9</sup>.

Il n'est pas le seul : Ludvik Vaculik crée la collection « Edice Petlice » (« Le cadenas »), (367 titres) dont le nom parodie celui des Editions officielles « Klíč » (La clé), Vaclav Havel et les siens dirigent les Editions « Expedice »<sup>10</sup>. Cette action collective avait un prix. Dans un texte de 1981, reproduit dans le catalogue de l'exposition consacrée à l'édition souterraine en Tchécoslovaquie de 1948 à 1989<sup>11</sup>, préparé par Xavier Galmiche et Jan Vladislav, ce dernier écrit :

*« Imaginez le grand effort quotidien des auteurs qui écrivent les livres, des éditeurs qui les lisent, des dactylos qui les tapent, des relieurs qui brochent, des colporteurs qui les acheminent vers les lecteurs, tout cela sans satisfaction extérieure, sans rémunération, sans gloire, mais sous la menace perpétuelle de perquisitions, d'interrogatoires, d'arrestations dès que la police secrète a compris l'importance capitale de cette activité. C'est cette littérature non officielle qui représente actuellement pour les Tchèques et les Slovaques l'un des moyens les plus efficaces d'affirmer durablement leur identité spirituelle »<sup>12</sup>.*

Jan Vladislav explique très bien, dans le film, les motifs des choix prioritaires de ces éditeurs d'un type nouveau :

- éviter la perte de manuscrits déjà prêts.
- Sauvegarder des textes en un exemplaire unique risquant d'être saisis.
- Conserver un lien avec le monde extérieur.
- Ne pas laisser le champ libre à la langue de bois du régime : si Milosz parle de « logocraties » ce n'est par hasard. Il y eut bien une bataille du langage.

Comme d'autres personnes appartenant à un groupe d'amis qui avaient entrepris d'aider ces dissidents en leur rendant visite et en leur apportant une partie de ce dont ils pouvaient avoir besoin - Roselyne Chenu, dont le journal des visites vient d'être publié à Prague, avec une postface de Jan Vladislav<sup>13</sup>, reproduite à la suite du texte de la conférence déjà citée - Jacques Latscha, Edda Maillet, Andrée et Hubert Martin, Jacqueline Pillet-Will - ma femme et moi avons rencontré Jan et Maria Vladislav lors de nos séjours réguliers Prague à partir de 1973. Chez eux, au 140 de la rue Bělohorská, la rue de la Montagne blanche - ce qui nous faisait remonter de près de 350 ans dans l'histoire de la Bohême - ils nous ont décrit leur existence et leurs activités.

Jan Vladislav nous a aussi permis de rencontrer d'autres grands noms de la dissidence, notamment le professeur Václav Černý, historien du baroque, croisé au célèbre café Slavia dont il parle dans le film, et le philosophe Jan Patočka.

<sup>6</sup> «Czechoslovakia: Heat in January 1989», dossier préparé par Jan Vladislav, avec la collaboration de Vilém Prečan, *Acta*, n° 9-12/89.

<sup>7</sup> *Vaclav Havel or Living in Truth. Twenty-two essays published on the occasion of the award of the Erasmus Prize to Vaclav Havel*, sous la direction de Jan Vladislav, Meulenhoff, Amsterdam, en association avec Faber and Faber, 1986; Faber and Faber, Londres, 1987.

<sup>8</sup> *A Besieged Culture. Czechoslovakia Ten Years after Helsinki*, sous la direction d'A.Heneka, František Janouš, Vilém Prečan et Jan Vladislav, Charta 77 Foundation et International Helsinki Federation for Human Rights, Stockholm et Vienne, 1985.

<sup>9</sup> La diffusion de ces livres ne s'arrêta pas aux frontières de la Tchécoslovaquie. En voici un exemple parmi d'autres : arrivant à l'université Harvard en 1975 et cherchant dans le catalogue de la bibliothèque Widener les œuvres de Jan Vladislav, j'y trouvai plusieurs titres des Editions Kvart. Il aurait été intéressant d'effectuer la même recherche dans des bibliothèques universitaires parisiennes à la même date.

<sup>10</sup> Sur ces éditions clandestines voir « Samizdats. L'édition souterraine en Tchécoslovaquie, 1948-1989 », Catalogue de l'exposition organisée par la Bibliothèque d'étude et d'information de Grenoble du 10 au 31 mars 1992 et préparée par Xavier Galmiche et Jan Vladislav, Ville de Grenoble, 1992 ; Vilém Prečan, *Independent Literature and Samizdat in Czechoslovakia in the 1970s and the 1980s*, ZDOR, Prague, 1992.

<sup>11</sup> Cf. n. 7 supra.

<sup>12</sup> Catalogue précité, p. 8.

<sup>13</sup> Roselyne Chenu, *Žít svobodně je umění*, Nakladatelství Jitro, Prague, 2007.

Jan Vladislav avait beaucoup d'amitié et de respect pour cette figure exemplaire de la résistance intellectuelle. Chassé de l'université d'abord par les nazis puis par les communistes, il avait accepté, à 69 ans, d'être l'un des trois porte-parole de la Charte 77. *Le Monde* avait publié le 10 février 1977 ses réflexions sur le sens de la Charte. Les derniers mots étaient ceux-ci : « En sachant qu'il est nécessaire à cette fin de subir des désagréments, de risquer de n'être pas compris et même de courir un danger physique ». Paroles prémonitoires : un mois plus tard, le 13 mars, il mourut à la suite d'épuisants interrogatoires par la police. Jan Vladislav fut très ému, comme nous, par cette mort.

Ma femme et moi avons échangé, très peu de temps avant, en janvier- février 1977 plusieurs lettres avec J. Patočka. J'ai immédiatement rendu visite à Paul Ricoeur pour lui suggérer, en lui fournissant des éléments d'information, de publier un article sur lui. Ce qui fut fait dès le 18 mars 1977<sup>14</sup>. Ce très beau texte, intitulé « Jan Patočka, le philosophe-résistant » et immédiatement envoyé à Jan Vladislav, s'achevait sur ces mots :

« *C'est parce qu'il n'a pas eu peur que Jan Patočka, le philosophe phénoménologue, a été harassé par la police, soumis à des interrogatoires exténuants, poursuivi par la police jusque sur son lit d'hôpital, et littéralement mis à mort par le pouvoir. L'acharnement mis contre lui prouve que le plaidoyer philosophique pour la subjectivité devient, dans le cas de l'extrême abaissement d'un peuple, le seul recours du citoyen contre le tyran.* »

C'est du début de cette année 1977 que date ma dernière rencontre avec Jan Vladislav avant son départ pour la France en 1981. Ce fut aussi la plus intense et la plus émouvante. Quelques jours avant la publication de la Charte 77, dont il nous avait parlé peu avant en termes nécessairement très vagues, quelques - uns de ses responsables étaient réunis chez lui : entre autres Václav Havel, Pavel Landovský, Jan Patočka, Ludvík Vaculík, graves, résolu et calmes. De retour à Paris et lisant le texte de la Charte, j'eus immédiatement le sentiment d'être devant un document historique. Cela me poussa à lui consacrer une émission de radio, grâce au talent d'un grand réalisateur aujourd'hui disparu, Alain Trutat et deux articles<sup>15</sup>. Jan Vladislav poursuivit son activité d'éditeur et de diffuseur. Le temps passant, le régime communiste s'acharna sur ces résistants. Pour lui ce fut, outre le retrait du passeport, les filatures, les écoutes et la menace de poursuites contre lui et contre Maria. A la fin il eut à choisir, pour tous deux, entre la prison et la mise en danger de proches et le départ. Il choisit l'exil.

Par un matin glacial de janvier 1981 nous fûmes quelques - uns à l'accueillir avec Maria à la gare de l'Est avec pour tout bagage deux valises, un peu d'argent et un certificat attestant que la nationalité tchécoslovaque lui avait été retirée. Comme les nazis, les communistes transformaient les exilés en apatrides.

Son choix honorait la France et créait à celle-ci des devoirs. Le groupe d'amis déjà mentionné s'employa à les aider à se loger, à leur faire reconnaître la qualité de réfugié, puis accorder la nationalité française. S'y ajoutèrent, pour lui, un enseignement à l'École des hautes études en sciences sociales, grâce à François Furet, une bourse du Centre national des lettres, qui subsista jusqu'au bout, grâce à Jean Gattegno, alors directeur du livre et Laurence Soudet, enfin l'attribution de l'Ordre des arts et lettres en 1992.

Une autre vie commençait pour lui, jusqu'en 2003, date de son retour à Prague.

On pourrait évoquer, à propos de l'activité des dissidents et de ce qui les motivait un autre chapitre de l'histoire de la Bohême. Dans son livre *La mémoire de Prague*<sup>16</sup> Bernard Michel mentionne ceux que les Tchèques nomment « les éveilleurs » (« Buditele »), ceux qui, à partir de la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle, ont eu à cœur de maintenir l'esprit national parce qu'ils craignaient une disparition prochaine de la nation. En un siècle beaucoup plus tragique, Jan Vladislav aura été à la fois un éveilleur, dans ce sens du terme et un veilleur, qui combattait pour maintenir une culture nationale.

Ce qui me liait à Jan Vladislav a beaucoup contribué à mon intérêt actif pour son pays. Avant de le rencontrer en 1973 j'y avais fait deux séjours, l'un en avril 1968, où je rencontrai Henri Ehret, conseiller culturel à l'ambassade de France, à qui je dois beaucoup, l'autre en septembre 1969, où j'ai vu la nuit tomber. Ce que j'ai pu faire pour son pays, alors et depuis 1990, c'est en pensant à des hommes tels que lui. Ayant visité d'autres pays d'Europe centrale, j'ai pu aussi mieux comprendre les caractères originaux de la culture et de l'histoire tchèques.

A partir de 1977 ses lettres, conservées, m'ont fait connaître directement ce qu'était la vie quotidienne des dissidents, le harcèlement constant de la police, l'espionnage de la vie privée, l'étouffement progressif des contacts avec l'extérieur et des relations personnelles et surtout le sens de ce combat.

En regard, sa volonté acharnée de tout noter et de transmettre l'information pertinente à ces Occidentaux dont il attendait beaucoup, afin qu'ils sachent, qu'ils parlent et agissent. Cet appel et cette confiance ont été, pour moi comme pour beaucoup d'autres, un aiguillon et le rappel permanent de nos obligations.

Et puis il y eut cet homme, dont l'activité professionnelle et l'œuvre littéraire furent sans cesse entravées et retardées, dont la vie familiale fut mutilée : ses deux filles avaient émigré au Canada et pendant très longtemps ni Maria ni lui ne purent les revoir ni leurs petits-enfants. Teresa Hron, l'une de ses petites-filles, est ici ce soir et je tiens à la saluer.

<sup>14</sup> P.Ricoeur, « Jan Patočka, le philosophe- résistant », *Le Monde*, 19 mars 1977.

<sup>15</sup> « Un combat pour la liberté. La Charte 77 en Tchécoslovaquie », *Projet*, 1977. 116 ; « Charter 77 in Czechoslovakia and the International Protection of Human Rights », in *Human Rights and the Helsinki Accord. A Five Year Road to Madrid*, sous la direction de Mary Frances Dominick, Hein, 1981, p. 167.

<sup>16</sup> Perrin, 1986.

Il est juste que cet hommage ait lieu à Paris, grâce au Centre tchèque : ses liens avec la France étaient en effet anciens et étroits et ont été conservés jusqu'à la fin. Son père s'était engagé dans l'armée française en 1918. En 1945-1946 Jan Vladislav a été boursier à la faculté des lettres de Grenoble. Il dit, dans le film que nous venons de voir, combien ce séjour a été décisif pour lui. Il aurait souhaité rester en France. En 1947 il rencontre à Prague Pierre Emmanuel qui vient de parcourir l'Europe centrale et est témoin de l'emprise croissante du parti communiste.

J'ai mentionné sa contribution à la connaissance et à la diffusion de la littérature française pendant plus d'un demi-siècle comme traducteur, critique et éditeur, son choix de la France en 1981 puis de la nationalité française, conservée après son retour à Prague en 2003.

Je garde vivant le souvenir de nos rencontres, de nos marches et de nos conversations à Prague, ville qui était véritablement la sienne et dont il savait la dimension multiculturelle, souvent passée sous silence aujourd'hui, que Xavier Galmiche a évoquée dans un livre récent<sup>17</sup>. Il le dit dans le film : il avait appris à regarder avec une distance quelque peu critique tant les Tchèques que les Français et les Slovaques.

Puis-je ajouter que son sentiment national l'a probablement conduit à éprouver, sous le communisme, une humiliation supplémentaire, celle que Czeslaw Milosz décrit ainsi : « ...la conquête de leur pays par une nation qui n'a jamais su se gouverner elle-même et qui, si loin que nous puissions remonter dans l'histoire, n'a jamais connu le bonheur et la liberté. »<sup>18</sup>

Et, après 1989, une certaine déception dont il s'explique dans le film.

Au physique, massif, droit, très habile de ses mains, doté d'une vigueur physique qui l'a aidé à surmonter beaucoup d'épreuves, à Prague comme à Paris.

Un homme fort, souriant, courtois, ayant du charme, très attentif à autrui, sans amertume aucune, malgré les épreuves. Les deux films qui lui ont été consacrés le montrent bien.

Lucide, déterminé, obstiné, il ne perdit jamais de vue l'essentiel et ne dévia jamais du chemin qu'il s'était assigné. Fidèle en amitié, sensible, généreux, plein d'humour, debout jusqu'à la fin.

Une vie, un exemple, une mémoire.- **Roger Errera**

---

<sup>17</sup> X. Galmiche, « Multiculturalité et uniculturalisme : le paradoxe de Prague », in *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, sous la direction de D. Bechtel et X. Galmiche, Belin, 2008, p.41.

<sup>18</sup> Op. cit.,p. 85.